

l'attention particulière des lecteurs ; c'est la seule partie de son ouvrage qu'il désigne par une indication précise. C'est donc par elle qu'il semble naturel d'en commencer l'examen.

CHAPITRE PREMIER

LES HARANGUES

NÉCESSITÉ ET IMPORTANCE DES HARANGUES DE THUCYDIDE. — DISCOURS PRONONCÉS PAR DES ORATEURS QUE L'HISTORIEN NE NOMME PAS. — DISCOURS PRONONCÉS PAR DES PERSONNAGES HISTORIQUES : STHÉNÉLAÏDAS, CLÉON, ALCIBIADE, NICIAS. — DISCOURS DE PÉRICLÈS ; SON PORTRAIT. DES PORTRAITS DANS THUCYDIDE.

I

Nécessité et importance des harangues de Thucydide.

Thucydide est le premier à reconnaître qu'il n'a pu exactement reproduire les paroles qui ont été prononcées dans les assemblées politiques des Grecs ; aux discours réels il a donc substitué des discours de sa composition : comment se fait-il que son amour pour la vérité le lui ait permis ? Est-il resté fidèle à ce rôle sévère d'historien qu'il s'est, nous dit-il, tracé lui-même ? N'a-t-il pas fait enfin de la littérature aux dé-

pens de l'histoire ? Non : il est vrai qu'il a subi l'influence d'une tradition littéraire ; mais il n'a pas pour cela manqué à ses devoirs d'historien.

Cette tradition littéraire, l'histoire l'a naturellement reçue de la poésie épique. L'Iliade et l'Odyssée sont pleines de discours : Nestor, Ulysse, Achille, Agamemnon parlent au moins autant qu'ils agissent. Ils parlent pour exprimer leurs passions ; ils parlent aussi pour raconter les souvenirs du passé et les merveilles du présent : la matière du poëme est en grande partie dans leurs discours. Fille de l'épopée, l'histoire a suivi son exemple : Hérodote, comme Homère, a prodigué dans son ouvrage les discours et les conversations. Thucydide use à son tour de ce moyen de développement. Quand un fait lui paraît digne d'attention, il en fait le sujet d'une scène dont on entend les acteurs en même temps qu'on les voit, quelle que soit du reste leur importance personnelle. Ainsi, pour prendre un exemple entre beaucoup ¹, au début

¹ L. I, ch. LIII.

des hostilités et avant la déclaration officielle de la guerre, l'intervention d'une flotte athénienne, envoyée en vertu d'une alliance défensive, vient de protéger les Corcyréens contre les Corinthiens ; ceux-ci veulent à la fois protester et obtenir le passage pour retourner chez eux : Thucydide ne se contente pas de mentionner ce détail ; mais, sans désigner particulièrement les orateurs dont les noms n'étaient pas dignes d'être conservés, il établit un dialogue entre les Corinthiens et les Athéniens. Parle-t-il d'une lettre, par exemple de celle que Thémistocle avait écrite à Artaxerce ¹ ; il ne lui suffit pas d'en rapporter le sens d'après la tradition : il la restitue. C'est l'effet d'une habitude littéraire qu'il tient de ses devanciers et qu'il léguera à ses successeurs de la Grèce et de Rome.

Mais cette habitude, faut-il le faire remarquer, n'est pas seulement un souvenir de la poésie et un procédé artificiel. Qui ne voit que la poésie elle-même l'avait prise de la nature ?

¹ L. I, ch. CXXXVII.

L'instinct d'imitation, le mouvement spontané de l'imagination émue par une impression récente, ont de tout temps donné aux récits les plus naïfs un caractère dramatique. L'art n'a eù qu'à suivre cette indication : il a transporté de même dans ses compositions le sentiment de la vie. L'histoire, en particulier, qui est un art autant qu'une science, nous doit, non pas une froide énumération de faits et de détails, mais des scènes intéressantes et animées qui fassent agir et parler les personnages et nous rendent l'impression de la réalité. Quelles sont à cet égard les limites de ses devoirs et de ses droits? cette question dépend en grande partie des conditions particulières de la société qu'il s'agit de peindre.

Quand on compare à nos sociétés modernes les sociétés anciennes de la Grèce, ce qui frappe le plus dans celles-ci, c'est l'importance de la vie extérieure, et, en particulier, dans la vie extérieure, l'importance de la parole. Aussitôt que les Grecs paraissent comme peuple sur la scène du monde, et tant qu'ils s'y maintiennent

dans des conditions d'indépendance, ils se réunissent pour délibérer dans des assemblées générales ou dans des conseils. L'éloquence est un des soutiens les plus nécessaires de la royauté héroïque : sur la petite place d'Ithaque comme sous les murs d'Ilion, la foule entend les discours de ses chefs et les juge. Qu'est-ce donc, au cinquième siècle, quand toutes les villes de la Grèce obéissent à des gouvernements plus ou moins démocratiques? Partout sont établies des assemblées régulières, qui partout ont un grand rôle : elles ont le premier dans les cités où la démocratie domine. Alors c'est la foule qui décide des questions les plus importantes, de la paix et de la guerre, du choix des alliances et de la rupture des traités; ces graves intérêts ne sont pas remis à la sagesse de quelques citoyens choisis : l'influence du sénat est nulle. Par moments, la volonté d'un seul homme est maîtresse des affaires; mais c'est uniquement à la parole qu'il doit cette puissance. Qu'il soit plus éloquent que ses adversaires, qu'il trouve le langage qui convient le mieux aux passions et à l'esprit de cette mul-

titude réunie au pied de la tribune, et son discours aura pour conséquence immédiate un acte qui intéressera le salut ou l'honneur de sa patrie. A la voix de l'orateur, l'État envoie sur les mers et sur les champs de bataille ses vaisseaux et ses citoyens; il viole ou respecte les lois de l'humanité et de la justice. Qui le prouve mieux que Thucydide lui-même? Les Athéniens, nous raconte-t-il, délibérèrent pendant deux jours entiers sur le sort des Mitylénéens révoltés et vaincus. A la fin du premier, sur l'avis de Cléon, un arrêt de mort fut voté contre tous les citoyens de la ville rebelle; le lendemain, Diodote réussit à faire revenir le peuple sur cette cruelle décision. Ainsi la politique se fait en plein air, sous l'influence spontanée et capricieuse des passions. Elle ne procède point par des calculs longuement médités et avec des allures mystérieuses; chacune de ses délibérations est comme un drame joué à ciel ouvert par des milliers d'acteurs, dont les émotions et la mobilité mettent jusqu'au bout en question et suspendent le dénouement.

En face de pareils spectacles, quel devait être le rôle de l'histoire? Pouvait-elle en supprimer l'élément principal, les discours? Pouvait-elle renoncer à la forme dramatique, quand la réalité la lui fournissait? Non, assurément, à moins de renoncer aussi à peindre la physionomie des peuples et de ne donner qu'une image inexacte de leurs mœurs et de leur vie politique. La vérité voulait donc qu'il y eût dans les ouvrages historiques des scènes oratoires.

Ainsi, en admettant des discours dans son ouvrage, Thucydide a obéi, non-seulement à un instinct et à une habitude littéraire de la Grèce, mais aussi à une nécessité historique. Ce fait reconnu, quelle méthode a-t-il suivie? C'est une question difficile et multiple sur laquelle il est naturel de consulter d'abord son propre témoignage.

« Je suis, dit-il, resté aussi fidèle que possible à la pensée générale de ce qui a été réellement dit... J'ai fait parler à chacun le langage qui paraissait convenir aux diverses circonstances. » Ainsi, d'une part, il reconnaît les droits de la

réalité ; d'autre part, il indique à la fois la nécessité à laquelle était réduit l'historien et la liberté qu'il a été conduit à prendre.

La réalité lui fournissait bien peu. Qu'est-ce que les souvenirs d'un auditeur, et combien de fois Thucydide a-t-il pu interroger ses propres souvenirs ? Il n'a évidemment assisté qu'à un très-petit nombre des scènes oratoires qu'il reproduit. Il en est, par exemple à Syracuse, ou même dans des villes de la Grèce, sur lesquelles il lui a été impossible de réunir des témoignages complètement sûrs et détaillés ; et c'est en particulier à ce point que se rapportent ses plaintes sur la difficulté de savoir la vérité. Il lui fallait donc presque toujours suppléer à l'absence de documents positifs ; sauf peut-être quelques phrases échappées à l'oubli, il lui fallait tout refaire lui-même. C'est dire que la composition des discours devait lui appartenir tout entière : comment admettre en effet un mélange des phrases de l'orateur et des phrases de l'écrivain ? Sous peine de rompre l'unité de chaque discours, où ces lambeaux détachés eussent fait

disparate, l'historien devait tout composer lui-même. C'est ce qu'a fait Thucydide : tous les morceaux oratoires sont de lui ; aucun n'est une pièce authentique, pas même cette lettre de Nicias au peuple athénien que nous lisons au septième livre et dont on pourrait concevoir que l'original lui eût été communiqué. Il faut ajouter que, même en supposant possible la reproduction exacte des discours prononcés, jamais l'art antique n'eût admis dans une composition historique ces différences de dialecte et même de forme littéraire et d'éloquence qu'ils auraient inévitablement présentées.

Thucydide était donc obligé de refaire entièrement les harangues. Cette obligation, jointe à l'insuffisance des matériaux qu'il avait à sa disposition, lui imposait une tâche considérable, mais en même temps lui donnait une grande liberté. Remplacer les documents qui lui manquaient, retrouver la valeur de ceux qu'il avait entre les mains, en un mot, comme il dit lui-même, faire tenir à chacun le langage qui paraissait convenir aux différentes circonstances :

ces résultats ne pouvaient s'obtenir que par une étude approfondie de ces circonstances, c'est-à-dire des faits et des hommes, des influences et des causes. Mais cette étude, comment la faire, sinon par le travail de la pensée personnelle ? Elle ouvrait donc un vaste champ à l'action libre de l'esprit de Thucydide. Comme d'ailleurs elle l'attirait sur ce qu'il considérait comme le fond même de l'histoire, il s'y livra tout entier. Ainsi les harangues furent pour lui l'occasion des plus sérieux et des plus nobles efforts de sa critique, et il fut naturellement amené à y déposer les fruits les plus précieux de ses méditations, par conséquent à leur donner dans son ouvrage la principale importance. Il le fit d'autant plus volontiers, qu'il put ainsi substituer à des réflexions plus ou moins générales des formes dramatiques et animées. Ce qui semblait une difficulté dans la composition de son livre devint donc une ressource. Les discours lui fournirent le moyen de marquer et d'analyser les situations importantes, de faire connaître les peuples et les individus, de préparer et de compléter les

récits, de montrer les causes et l'enchaînement intime des événements ; ils furent enfin, comme l'a dit éloquemment Otfried Muller¹, l'âme de son histoire.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'il n'ait pas craint de les multiplier. Parmi les trente-neuf qu'il a composés sous la forme directe, il y a un certain nombre de harangues militaires. C'est à elles que s'appliquent le moins ces observations. Elles semblent surtout faites pour ajouter à l'intérêt des narrations de détail ; et cependant il serait facile d'en extraire plus d'une phrase qui se rapporte à une vue générale du sujet ou à la peinture du cœur humain. Mais il y a plus de profit à étudier comment l'auteur procède dans la composition de ses autres discours, qui sont comme des centres de situation et comme des foyers de considérations politiques et morales. Les uns sont dans la bouche de personnages qui appartiennent à l'histoire, et prêteront à un ordre spécial de réflexions.

¹ *Hist. de la littérature de la Grèce antique*, ch. XXXIV.

Les autres sont anonymes : l'orateur, dont l'histoire n'avait aucun intérêt à conserver le nom particulier, est un être collectif qui s'appelle les Athéniens ou les Corinthiens. Surtout dans ceux-ci, où l'orateur véritable disparaît sous une abstraction, Thucydide se propose à la fois de reproduire les traits principaux d'une scène historique, de donner, pour ainsi dire, la parole à la situation elle-même ; enfin, ce qui est le plus grand effort de son art, de mettre en lumière certaines idées qui tiennent d'une façon plus générale à son sujet et à la manière dont il l'a conçu.

II

Discours prononcés par des orateurs que l'historien ne nomme pas.

Par exemple, au moment où va éclater la rupture entre Athènes et Sparte, deux assemblées se tiennent dans cette dernière ville. La première s'est réunie par les efforts des Corinthiens, qui sont déjà de fait en guerre avec Athènes. Il

s'agit pour eux de faire de leur querelle particulière une querelle générale, et d'entraîner sans une guerre déclarée les autres peuples du Péloponèse et ceux des alliés ou des sujets d'Athènes dont ils peuvent espérer la défection. Ils ont commencé par exciter séparément chacun de ces différents peuples et les ont décidés à porter avec eux leurs plaintes à Sparte. La seconde assemblée, qui bientôt après est provoquée par les Lacédémoniens eux-mêmes, est la conséquence de la première : dans celle-ci la question était de savoir si Athènes avait violé la paix ; fera-t-on la guerre contre Athènes, reconnue coupable d'avoir enfreint les traités, tel est l'objet de la nouvelle délibération.

Dans ces deux scènes, il y a de nombreux acteurs ; bien des peuples ont envoyé des députés à Sparte ; mais à qui appartient le premier rôle ? Évidemment aux représentants de Corinthe : Thucydide les fait seuls parler ; les autres, qui ont moins contribué au grand événement dont il s'agit de montrer les causes décisives, sont réduits à un rôle muet. Les Éginètes, et sur-